

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nous mentons tous

Normand de Bellefeuille (texte) et Alain Laframboise (photos),
Notte oscura, avec une postface d'André Gunthert, Montréal,
Noroît, 1993, 102 p., 40 \$.

Hugues Corriveau

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1994). Review of [Nous mentons tous / Normand de Bellefeuille (texte) et Alain Laframboise (photos), *Notte oscura*, avec une postface d'André Gunthert, Montréal, Noroît, 1993, 102 p., 40 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Nous mentons tous

Figure-toi ce qu'il en serait de remettre de l'ordre dans la passion, dans toute cette fragilité et cette ardeur. Ce serait comme vouloir mettre de l'ordre dans l'expérience vécue du soleil.

POÉSIE
Hugues Corriveau

«**N**OUS MENTONS TOUS. Toujours, nous mentons tous», dit la première phrase de *Notte oscura*. «Il y a dans le mensonge quelque chose de la souffrance retenue, celle du drame qui est aussi étonnante, celle de certains bonheurs, celle de la maladie comme celle du désir, quand ils sont l'un et l'autre inavouables.» (p. 11) Et le lecteur que je suis se penche alors sur ce livre (comme la femme du dernier texte) qui met en porte-à-faux tout discours de vérité à son propos, avec une émotion immense pour ce qui, là, se dit de la beauté des choses, de la précarité d'une parole à jamais fragile sur les données véritables de l'acte de vivre. Ce récit poétique, qui ne renie pas le travail antérieur de Normand de Bellefeuille, traverse l'instable moment d'écrire des mots radicaux comme «Je t'aime» ou «Je mourrai», mettant en perspective l'indécidable fracture qui oppose la *vérité* au *mensonge*, cherchant dans les multiples lieux, appelés en ce texte comme autant de figures fuyantes et relatives, un moment où l'exactitude de la vie prendrait racine et force de représentation.

Celle qui dit «je»

En fait, à partir de cet incipit à propos du mensonge, on entre dans ce texte entraîné par les doutes savamment entretenus par l'auteur sur l'identité réelle du narrateur. On raconte là qu'une femme écrit de Rome (ou de Florence, ou de Milan, ou d'ailleurs) des lettres à un amant; mais, à cause d'une promesse, elle lui fait croire que ses missives proviennent de Venise qu'elle dit avoir quittée trop tôt, mais où elle n'est en fait jamais allée. «Ne jamais mentir, croit-elle, serait une façon d'offenser le langage, de lui refuser le moindre sourire.» (p. 61) Le récit repose sur l'indécidable de qui écrit cette prose. Texte binaire partagé entre, d'une part, une narration à la troisième personne qui rapporte les intentions, les pensées et les désirs de cette femme, et,



d'autre part, ces lettres retranscrites en caractères gras. La scriptrice les adresse à «l'homme des métamorphoses» ou à «l'homme de l'ordre», deux hommes (ou deux faces d'une même personnalité ambiguë) restés justement ailleurs, dans un lieu inaccessible. L'alternance de ces voix devrait faire en sorte qu'il soit aisé de savoir qui parle dans la fiction; or, par un savant jeu de répétitions ou d'échos, j'ai l'impression qu'il n'y a qu'une voix dans le récit, celle d'un narrateur qui imagine tout, les deux hommes comme la femme, les propos rêvés comme les confidences, un seul et même narrateur dans le récit comme dans les lettres. Je pense, entre autres, à la si parfaite coïncidence entre la *mort* dont la femme parle et les *rêves de mort* que fait l'homme la nuit; ou encore à cette remarque de la femme qui écrit des lettres : «Aujourd'hui, Piazza San Marco, à la terrasse d'un café, j'ai vu un homme qui écrivait des lettres dans

un beau et long cahier quadrillé» (p. 38), comme si la femme n'avait pas l'exclusivité des correspondances, mais que cet homme de l'ailleurs pouvait aussi avoir droit au chapitre — «Cet homme ment-il qui écrit des lettres dans ce long cahier quadrillé? Toujours, nous mentons tous; il se peut bien qu'il lui arrive de mentir, d'écrire de fausses lettres dans un si beau cahier.» (p. 35) Je ne peux m'empêcher, en regard de l'aspect épistolaire de ce livre, d'évoquer un autre texte poétique que faisait paraître, cette fois, Louise Cotnoir aux Éditions du remue-ménage en 1984 et intitulé *Les rendez-vous par correspondance*, textes dans lesquels l'auteure essayait de circonscrire le propos poétique et, pourquoi pas, le mensonge que toute lettre contient. Ici, le premier correspondant, «l'homme des métamorphoses», celui qui devrait «adapter» *Les métamorphoses* d'Ovide, comme le second, «l'homme de l'ordre», celui qui aime peut-être les lignes, toutes les lignes, celles du rêve, du corps ou du paysage, attendent quelque part dans la certitude de tout connaître *d'elle*, de

le poème en revue



La revue de poésie

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN20\$

ABONNEMENT RÉGULIER24\$

ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS34\$

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER36\$

ABONNEMENT RÉGULIER POUR 2 ANS36\$

(Prix spécial pour huit (8) numéros au Canada seulement)

ABONNEMENT RÉGULIER POUR 3 ANS50\$

(Prix spécial pour douze (12) numéros au Canada seulement)

On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50)

premiers numéros d'*Estuaire* 7\$

Nom _____

Adresse _____

Code _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1

pressentir le drame qu'elle vit. Car elle va mourir «la seule femme du monde», celle qui s'adresse au «seul homme du monde», et cette mort annoncée tient du mensonge le plus exact quand on parle dans l'inconnu de ce qui vient, de ce qui se charge d'émotion dès qu'on pense à Venise, cette morte en sursis, cette ville qui tient les paris de la survivance malgré qu'elle se noie, malgré qu'elle soit grugée jusqu'à l'os dans les lagunes et les canaux de ses voies mensongères.

La beauté même de la mort

Trafiquant au point de départ la vérité du lieu, comme si le mensonge allait entraîner le reste dans ses méandres, allait contaminer à la fois la vérité des aveux ou des déclarations, la pertinence des descriptions comme des souffrances, le récit louvoie à travers les images stylistiques propres à rendre à la poésie sa juste place. Ainsi de Bellefeuille dérive-t-il d'anamorphoses en faux-semblants, de trompe-l'œil en perspectives.

Que quelqu'un m'ait dit «je t'aime» et quelqu'un d'autre — presque au même moment — «vous mourez» —, il n'y en a rien à dire sinon l'étrange territoire que cela laisse au corps, à tout ce corps qui subitement devient son propre mensonge, une intolérable fraude où tout à coup se bousculent, ricanant croirait-on, tant de cadavres depuis toujours si mal enterrés. (p. 17)

Alors, chaque élément semble plonger le lecteur dans de fausses pistes qui sont savamment entretenues par Alain Laframboise. Ce dernier donne à voir les bordures du sens, les évocations, les figures allusives des lieux évoqués. Superbe mise en scène de la part du photographe qui, avec des photos satinées, souples, presque soyeuses, dont les noirs intenses, les gris et les blancs traversent la fiction plus qu'elles ne l'accompagnent, impose, dirait-on, un rythme à la prose. Car le travail de Laframboise est remarquable qui fait plus que mettre des photos en regard d'un texte, mais qui dramatise l'icône en jouant de façon osmotique avec les propos ambigus du texte lui-même. Le principe de l'artifice est mené à terme dans cette niche peinte et vide, en page couverture, que l'auteur dit combler d'une statue, d'un corps retrouvé. Revoyons aussi, à la page 47, cette gondole qui semble emballée «contre les intempéries d'un étrange linceul dont le drapé [...] rappelle un léger vêtement [...]» (p. 17); ou encore, à la page 97, cette femme nue du dernier texte qui, guillotinée par les rideaux entrouverts, paraît à la fois offerte au vent extérieur, offerte comme corps de désir, mais aussi offerte comme morte souveraine, prête à basculer dans le vide de la fenêtre pour disparaître à jamais dans la fracture du sens inassouvi. La jouissance de ce texte et de ces photos est perverse, car, à tant se faire dire qu'il y a mensonge sous la vérité, on se prend à rêver qu'il y a, comme en Venise, une survivance à jamais accomplie de la prose et de la poésie.